

Libération

CULTURE, mercredi 5 septembre 2001, p. 37

Les cinq vies de l'écrivain

Recueil de textes de Bernard Dort, haut fonctionnaire le jour, critique de théâtre et de cinéma la nuit.

de BAECQUE Antoine

Bernard Dort, mort le 5 mai 1994, fut sans doute, quarante ans durant, le plus exigeant et le plus incisif des compagnons du théâtre européen. Il n'aimait pas qu'on l'appelle critique. Et l'on comprend pourquoi à la lecture du recueil de textes, pour la plupart inédits, réunis par sa biographe Chantal Meyer-Plantureux.

Car c'est bien d'un «écrivain» dont il faut parler, même s'il fut «périodique»: écrivain, sur la longue durée, d'impressionnantes séries de textes courts, articles, lettres, journaux intimes, ébauches de romans, notes, phrases éparses, commentaires, gloses... L'Écrivain périodique permet ainsi d'entrer au cœur des multiples vies de celui qui fut l'un des intellectuels majeurs de la seconde moitié du XXe siècle.

Plus particulièrement, on s'attache ici aux diverses formations du jeune Dort, littéraires, musicales, politiques et cinématographiques, qui semblent avoir précédé, puis renforcé, la vocation de l'exégète théâtral. Né en 1929 à Metz, le jeune Lorrain, après s'être réfugié dans le Gers durant l'Occupation, découvre Paris en 1945. Bac en poche, il fait son Droit et Sciences Po, puis intègre l'ENA en 1951, avant de devenir administrateur civil au ministère de la Santé.

Sa vraie vie est ailleurs: la lecture, l'opéra, le cinéma l'accaparent. Très vite, il consigne ses impressions et trouve sa voie personnelle: il écrira sur les oeuvres des autres, ou plutôt - c'est là toute sa force - sur lui-même lisant ou regardant les oeuvres de ses contemporains. Ce sacerdoce est une épreuve autant qu'une récompense, car si Dort s'y oublie, tel un bénédictin du commentaire, c'est pour mieux se retrouver: un style se forge, art de la description mêlant la métaphore la plus universelle et le détail le plus précis. «Ecrire est une chose terrible. Pas moyen de s'arrêter, pas moyen non plus de s'y habituer. C'est une conquête perpétuellement douloureuse, et qui devrait être continue», écrit-il, à 30 ans, à l'une de ses correspondantes-confidentes, Hélène Cingria.

«Roman blanc». La passion initiale, ce sont les livres. Un bout de roman abandonné en 1953, et les ouvrages des autres: Dort est l'un des premiers à voir venir ce qui ne se nomme pas encore le Nouveau Roman. D'ailleurs, il préfère l'expression de «roman blanc» ou d'«écriture blanche», qu'il défend en janvier 1954 dans les Temps modernes, présentant un ouvrage qui le fascine, Les Gommages d'Alain Robbe-Grillet. Dort est rapidement l'un des critiques littéraires les plus lus de son temps, tenant chronique dans les Cahiers du Sud, découvrant à lui seul Cayrol, Gadenne, Butor, Pingaud ou Pierre Herbart.

L'autre trouvaille, c'est l'opéra. Dès le début des années 50, fréquentant l'opéra Garnier, le Théâtre des Champs-Élysées et même la Scala, Dort cherche à écrire

sur l'opéra, à un moment où cela ne se fait pas. «Un brechtien à l'opéra... cela paraissait incongru, comme une manie ou une perversité... J'y allais alors comme on fréquente un bordel, en douce», reconnaît-il. Ce qui ne l'empêche pas de placer quelques textes, dans les Cahiers du Sud, sur le festival d'Aix 1953 par exemple.

Le cinéma est sa troisième planche de salut. Une véritable révélation. Il hante les salles parisiennes au côté de Claude Chabrol, le meilleur ami des années 1949 et 1950, fréquente les milieux cinéphiles, notamment les jeunes Turcs des Cahiers du cinéma (la revue se fonde en avril 1951): Rohmer, Truffaut, Rivette, Godard. La place de Bernard Dort, de ce point de vue, est à peu près oubliée. Or, il fut un vrai critique de cinéma, donnant, pendant une quinzaine d'années durant, près de cent cinquante textes. Il publie tous les mois ou toutes les semaines dans les Temps Modernes (1950-1952), L'Express (1954-1955), puis France Observateur (1962-1963). Dort fut même une plume très recherchée, alter ego pour les journaux de la gauche intellectuelle du Truffaut de la presse de la jeune droite (Arts, la Parisienne, le Temps, les Cahiers du cinéma): un jeune homme à la vision aiguë, à l'intelligence rapide, au style classique, au ton vif, à l'écriture prolifique. L'une des jeunes vedettes de la critique cinématographique des années 50.

La rupture entre Dort et les jeunes Turcs de la (future) Nouvelle Vague est politique. S'ils aiment souvent les mêmes films, surtout américains (notamment Hitchcock), Dort ne rejoindra jamais Les Cahiers du cinéma. Car cette critique moderne de cinéma, qui s'est affirmée à travers des valeurs de la droite littéraire (la polémique, le désengagement, l'élitisme, le dandysme, la suprématie du style, le mysticisme, le non-conformisme), ne pouvait que repousser Dort, qui s'est toujours voulu un «hollywoodien de gauche», comme il disait avec humour.

Contre-pied. Arrive enfin la révélation du théâtre, qui détermine toute la vie de Bernard Dort: en compagnie de Roland Barthes, il assiste aux représentations de Mutter Courage de Brecht, en tournée avec le Berliner Ensemble au théâtre Sarah-Bernhardt, en juin 1954. Dès lors, Dort se fait la conscience et la plume du brechtisme en France, et forge une tendance intellectuelle qui, par bien des points (engagement, distanciation, militantisme populaire), prend le contre-pied de la pensée des jeunes Turcs de la Nouvelle Vague. Autant la critique de cinéma, dans la France des années 50, s'est renouvelée en empruntant ses valeurs à la droite, autant celle du théâtre s'est nettement affirmée à gauche.

En quelques années, depuis son arrivée à Paris jusqu'à sa découverte de Brecht, entre 1945 et 1954, Bernard Dort a touché à tous les domaines de la création: roman, opéra, cinéma, théâtre. Formation accélérée, combat politique, hésitations et révélations, l'Ecrivain périodique reconstitue par les textes, tel un petit laboratoire intellectuel, le bouillonnement d'une vie qui se cherche et d'une pensée qui, peu à peu, se trouve.